

À LA SUITE DE JÉSUS, LA LIBÉRATION À PARTIR DES PAUVRES Un déplacement ecclésial en Amérique latine

Francys Silvestrini Adão sj

Introduction

« Comment les penseurs d'Amérique latine ont-ils fait pour élaborer une théologie et une éthique de la libération, à partir des pauvres ? » Vous pouvez imaginer mon embarras quand j'ai commencé à travailler mon texte : la question est large, et le contexte de l'Amérique latine est complexe. Je dois vous faire une petite confidence : avec beaucoup de générosité et d'effort, j'ai écrit un premier texte et l'ai envoyé à quelques compagnons jésuites, afin d'écouter leur opinion. L'écoute d'un autre est toujours importante, mais – s'il s'agit d'une vraie écoute – elle provoque toujours un vrai déplacement ! Mes idées étaient bonnes, mais mon texte était apparemment plus difficile à lire que la réalité latino-américaine... Trois jours avant cette conférence, je me suis donc mis à réécrire une bonne partie de mon texte.

Si je vous raconte cela, c'est pour vous dire qu'il ne faut pas avoir peur des questions complexes, comme celle qui fait le fil rouge de ce colloque. Elles laissent toujours des portes – ou des fenêtres – ouvertes ! L'apparent échec de mon premier texte – dense et trop théorique – m'a laissé voir la meilleure porte d'entrée, celle – lumineuse – donnée par la propre question posée : « à partir des pauvres » ? Partons, donc, d'eux-mêmes, des pauvres, ces amis qui, à la suite de Jésus, nous déplacent. Maintenant, je vous invite à m'accompagner au Brésil. Je vous raconte une petite histoire.

Un certain jour, un groupe de chrétiens étaient rassemblés dans une communauté de base pour réaliser ce que nous appelons un « cercle biblique ». Le thème du jour était « pour nous, qu'est-ce qu'être disciple de Jésus ? ». Pour introduire le thème, l'animateur – un jeune jésuite – prend la bible en main et pose la question : « Vous souvenez-vous du nom de certains disciples de Jésus ? » Après un certain temps de silence, comme s'ils cherchaient dans leur tête une information qui ne faisait pas partie de leur expérience immédiate, quelqu'un risque une réponse : « Dona Maria » ! Dona Maria était une femme très active dans la vie de la communauté. Le groupe avait l'air fier de cette réponse. Même si cela n'était pas tout à fait ce que cherchait le jeune jésuite, il a été touché par cette lecture plus proche et directe de l'Évangile. Il a donc confirmé au groupe que cela avait du sens. Mais, par rapport à ce qu'il cherchait, peut-être sa question était-elle mal posée. Il essaie, donc, de nouveau : « Oui, Dona Maria est bien un disciple de Jésus, comme nous tous. Et dans la bible ? Vous souvenez-vous du nom de certains disciples de Jésus ? » Encore un temps de silence. Et un autre ose répondre : « Moïse » ! Le jésuite commence à angoisser. Mais un troisième, avec un peu plus d'information, réagit : « Moïse n'a pas vécu à l'époque de Jésus. Il ne peut pas être son disciple... ». Devant le conflit d'opinions, la tension montait. Celui qui avait proposé le nom de Moïse, convaincu de sa réponse, essaie donc de défendre sa position : « Si Dona Maria, toi et moi sommes des disciples de Jésus, comment Moïse, qui est plus important que nous, ne le serait-il pas ? ». Le partage a continué par une voie qu'aucun des présents, isolément, n'aurait pu prévoir. Et en ce jour-là, dans un déplacement pédagogique, intellectuel et spirituel, le jeune jésuite a compris qu'il ne fallait pas craindre le rapport complexe à la temporalité, le conflit des logiques et l'imprévisible. Tout cela à partir des pauvres et à la suite de Jésus.

Si vous sortez de cette conférence avec le souvenir de cette histoire, comme une « musique » qui revient dans vos oreilles, je serais déjà satisfait. Mais il nous faut bien sûr aller plus loin ou, plutôt, revenir en arrière pour mettre cette petite histoire dans son contexte et en tirer quelques conclusions pour notre colloque. Pour vous aider à récolter quelques fruits de l'expérience ecclésiale latino-américaine, mon exposé aura trois parties :

- 1) D'abord, nous verrons comment l'Église en Amérique latine, à la suite de Jésus et à partir des pauvres, a vécu un *processus d'un lent et ferme déplacement* ;
- 2) Ensuite, nous verrons comment la théologie a *pensé ce déplacement* et a cherché, elle aussi, à *se laisser déplacer* ;
- 3) Et, enfin, pour conclure, j'essaierai de pointer quelques *déplacements* encore en route¹.

1. « Proches des pauvres, proches de Dieu »²

Pour situer ce mouvement ecclésial en Amérique latine dans son contexte plus immédiat, pensons qu'il s'intègre dans un mouvement latino-américain de libération plus large – lui-même en lien avec la revendication occidentale de liberté des années 60, dans un contexte de guerre idéologique entre capitalisme et socialisme, sur la base des mouvements ecclésiaux du XX siècle (pensons à la force de l'Action Catholique) et en réponse à l'ouverture suscitée par le concile Vatican II.

À la fin des années 60, les personnes de bonne volonté de nos sociétés latino-américaines devraient donner une réponse à la question suivante : si le mouvement pour la liberté (morale, intellectuelle, politique) se heurte en Amérique latine à une répression politique (les régimes militaires) et à une réalité d'extrême dépendance et pauvreté, de souffrance, etc., que devons-nous faire pour rendre cette liberté *possible* ?

Au-delà de cette question, une autre s'impose plus spécifiquement à l'Église : comment un continent plein de richesses matérielles, spirituelles et symboliques, un continent massivement christianisé peut-il rester prisonnier d'un cycle infernal de *violence* et d'*injustice* entre *baptisés* ?

Ici commence l'aventure spirituelle et ecclésiale – « à la suite de Jésus et à partir des pauvres » – qui nous a amené là où nous sommes aujourd'hui. Pour signifier qu'il s'agit bien d'un long processus, j'utilise la métaphore des pas, qui nous aidera à penser ce vrai déplacement ecclésial.

a) Le premier pas : devant le scandale de l'injustice et de la violence, le point de départ commun à un groupe considérable de chrétiens en Amérique latine – laïcs, religieux, prêtres, évêques – a été une *bouleversante* expérience *de Dieu* dans les *pauvres*. Cette expérience communautaire *devant la croix* est à l'origine d'une relecture du projet historique du Dieu de Jésus-Christ : il veut la libération de tous les hommes et les femmes, et il le fait en *prenant le parti* des pauvres. Le roc de toute pratique ou pensée de la libération est donc celui-ci : en Jésus, Dieu va jusqu'au bout dans son *choix* d'annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; au cœur de l'injustice et de la violence en Amérique latine, il a voulu *nous révéler* la force étonnante son choix et son projet.

¹ Je m'inspire particulièrement du débat entre théologiens de la libération Brésiliens (sur la méthode et, en particulier, sur le rapport aux pauvres dans la théologie), en 2007, et sur le premier Congrès Continental de TdL qui a eu lieu au Brésil, en 2013, pour célébrer les 40 ans des TdL.

² Titre du message final du premier Congrès Continental de TdL.

b) Le deuxième pas : en réponse à cette révélation gratuite, un choix personnel et communautaire a été posé par beaucoup de chrétiens et de communautés, officiellement explicité aussi par les conférences des évêques, à savoir : « *option préférentielle pour les pauvres* ». Les chrétiens, personnellement et en Église, posent, avec le Dieu de Jésus-Christ, un choix pour les pauvres.

c) Le troisième pas : vu que les chrétiens qui font cette option ne sont pas forcément des pauvres, le troisième pas correspond à la quête d'une réelle *proximité* avec eux, les pauvres concrets et actuels – qui en Amérique latine ont des visages multiples, mais trop souvent indigène et noir.

d) Le quatrième pas : décider d'une « option pour les pauvres » et de se faire proche d'eux exige un changement de *regard*. En lien avec les pauvres, ces chrétiens latino-américains ont voulu vivre un processus de *conversion intégrale* personnelle et collective : on peut parler d'une quête de libération existentielle, éthique, sociale, politique, spirituelle, ecclésiale, scientifique.

e) Le cinquième pas : *avec et pour* les pauvres, ces mêmes chrétiens se sont engagés dans la *réception active* du règne de Dieu dans leur vie et dans l'histoire. Cela suppose :

- *une nouvelle manière d'habiter le monde* : par une collaboration avec tous ceux et celles qui ont fait la même option libre pour eux (notamment des mouvements sociaux et politiques) et par une adhésion active à la construction d'une société plus démocratique ;
- *une nouvelle manière de croire* : se développe une mystique de la suite de Jésus, avec l'affirmation du primat de l'orthopraxie (l'action ajustée à la foi) et l'approfondissement du lien entre foi et vie sociale ;
- *une nouvelle manière d'être Église* : par la création et le développement des communautés ecclésiales de base et la promotion de l'inculturation (mise en valeur des traditions populaires, indigènes et africaines).

Une observation importante : ce déplacement, qui a commencé à donner une forme *institutionnelle* à l'option pour les pauvres, a mis en évidence les contradictions de nos sociétés et même de nos Églises. C'est grâce à ce pas que l'Église latino-américaine a connu une nouvelle génération de martyrs. Mais c'est aussi ce pas qui crée un espace ecclésial où notre petite histoire du cercle biblique peut avoir lieu.

f) Le sixième pas : finalement (et seulement après les cinq premiers pas), une réponse proprement « théorique » peut commencer à être élaborée. En lien avec la démarche de conversion et libération, les chrétiens latino-américains cherchent aussi une nouvelle manière de faire de la théologie. Pour être résolument fondée sur tout ce que je viens de dire, la théologie est conçue comme un acte *second*, toujours à l'écoute de l'expérience spirituelle, ecclésiale et sociale des pauvres et de ceux et celles qui ont fait l'option pour eux.

En contact avec les pauvres, les théologiens se rendent compte de ce que notre façon de penser n'est pas complètement adaptée à leur réalité (comme dans ma petite histoire), que notre rationalité n'est pas assez convertie, qu'elle est toujours plus au moins idéologique, pour des raisons religieuses ou politico-sociales. Mais si nous continuons d'avancer, *à la suite* de Jésus, *avec et pour* les pauvres, nous pouvons avoir l'espoir d'apprendre peu à peu à devenir *comme* les pauvres, *comme* Jésus.

2. Oser une autre parole : trois modèles d'une quête de conversion théologique

Vous avez compris, les éléments que je viens de présenter sont le cœur existentiel, spirituel et éthique de toute théologie dite de la libération. Mais, comment faire le passage d'une *expérience* – spirituelle, personnelle et ecclésiale – à une *théorie* ? Les théologiens de la libération font la distinction entre trois niveaux de théologie en Amérique latine : d'abord, la théologie populaire (la plus importante pour eux, concrètement vécue et célébrée dans les communautés ecclésiales de base) ; ensuite, la théologie pastorale, celle des conférences des évêques, avec une orientation prophétique (pensons à Puebla, Medellin, Aparecida) ; et, enfin, la théologie dite « professionnelle », au service de deux premières.

Je me concentrerai ici sur cette dernière, car ce sont ces théologiens qui ont essayé de réfléchir à la question que vous vous posez en ce colloque. Pour être fidèles à l'expérience ecclésiale vécue avec les pauvres, ils cherchent de nouvelles méthodes, ce qui suppose un travail sérieux sur le contexte, sur notre façon de penser et d'agir et aussi sur le langage.

2.1. Le modèle d'articulation des médiations

a) Les caractéristiques principales

Ce premier modèle pense le service théologique principalement comme un moment réflexif de la foi concrètement vécue. Pour les théologiens qui l'adoptent, la théologie est un acte second parce qu'elle repose sur la foi de la communauté (crue et vécue) en réponse à la *praxis* du Dieu *libérateur*. Le choix que les théologiens font des mots « praxis » et « libérateur » veut explicitement indiquer une pratique qui se donne des moyens pour sa réalisation dans l'histoire.

Par son lien avec la *forme* assumée par les communautés de base, nous pouvons considérer cette théologie comme la version et le fondement *théorique* de la méthode *pastorale* du « voir, juger et agir ». Elle *part* de la praxis des communautés chrétiennes (engagées pour et avec les pauvres) et veut aider cette praxis à *s'éclairer* davantage.

Pour élever la méthode des communautés à un niveau scientifique, elle s'éloigne du rapport presque immédiat des communautés à la réalité et à la Bible, pour proposer une réflexion « médiatisée ». Comme médiations, elle privilégie le dialogue avec les sciences sociales (« voir ») et les sciences herméneutiques (« juger ») pour développer une réflexion théologique (« pratique théorique »).

Ce modèle prend au sérieux la relation entre praxis et théorie, mais insiste davantage sur la *distinction* et la *distance* entre les deux (ce n'est pas le *concept* de Dieu qui sauve !). Dans la pratique d'un théologien qui suit ce modèle, notre petite histoire trouverait bien sa place surtout dans le moment « herméneutique », comme un élément critique à certaines lectures trop rigides de la Parole de Dieu.

b) Quelques points forts

- Le dialogue avec d'autres disciplines, notamment avec celles qui ont une orientation critique semblable ;
- La conscience des limites de n'importe quelle réflexion théologique (la théologie ne *coïncide* pas avec foi, encore moins avec le salut !) ;
- La proximité avec la méthode pastorale des communautés, l'aidant à corriger certains problèmes d'une approche trop immédiate de la réalité.

c) Quelques points faibles

- Le risque d'adhésion à une rationalité positiviste dans le rapport à la réalité ;
- Le risque de trop distinguer théorie et praxis jusqu'à, finalement, les séparer *de facto* ;
- L'absence d'une réflexion philosophique critique peut cacher une certaine tendance dualiste ou idéaliste encore présente dans cette démarche.

2.2. Le modèle d'intelligence sacramentelle

a) Les caractéristiques principales

Ce deuxième modèle pense le service théologique principalement comme « intellection » du *règne* de Dieu, toujours à l'œuvre dans le monde. Les théologiens ont choisi le mot « intellection » en contraposition au mot « compréhension », pour signifier que les communautés chrétiennes de base ne cherchent pas d'abord à *comprendre* la réalité, mais plutôt à la *vivre intelligemment*. La théologie est un acte second parce qu'elle repose complètement sur la praxis de Dieu et sur sa manifestation pleine dans la praxis de Jésus, mais aussi sur sa manifestation dans la praxis des hommes et des femmes au long de l'histoire.

Les théologiens qui suivent ce modèle affirment le primat de l'action sur la théorie et se donnent comme tâche l'explicitation du caractère théologique des mouvements ecclésiaux, sociaux et politiques pour la libération. Ils veulent ainsi *rendre visible* et *intelligible* l'action de Dieu dans l'action des pauvres et dans l'action de ceux qui travaillent pour leur libération, ces dernières pouvant alors être dites « sacramentelles », de vrais signes du *règne* de Dieu.

À partir des mouvements ecclésiaux et sociaux des pauvres, les théologiens qui suivent cette voie essaient de développer une réflexion théologique sur des bases philosophiques nouvelles : une phénoménologie qui envisage l'acte de l'intelligence comme un moment du sentir et de l'agir. La catégorie centrale de « *règne* de Dieu », au cœur du message évangélique, devient la clé pour relire l'histoire biblique et pour illuminer la pratique actuelle de ceux et celles qui, dans l'Église ou non, font l'option pour les pauvres.

Ce modèle prend au sérieux la distinction entre théorie et praxis, mais lui insiste davantage sur la relation *intrinsèque* entre elles. Dans la pratique d'un théologien qui suit ce modèle, notre petite histoire l'aurait inspiré à faire attention à ce rapport plus immédiat à la réalité, propre de l'intelligence des pauvres, et comment ce rapport dit quelque chose du *règne* de Dieu qui s'est fait proche.

b) Quelques points forts

- Une option réfléchie pour une ligne philosophique plus proche de la logique des pauvres ;
- L'élaboration d'une réflexion théologique ecclésiale non ecclésiocentrique ;
- La relecture de l'ensemble de la foi à partir de la *réalité* toujours active du *règne* de Dieu.

c) Quelques points faibles

- L'éloignement vis-à-vis de la méthode des communautés ecclésiales de base ;
- Un faible rapport au discours symbolique des pauvres ;
- Un dialogue moins important avec les sciences humaines et sociales.

2.3. Le modèle sapientiel

a) Les caractéristiques principales

Ce troisième modèle pense le service théologique principalement comme une écoute ecclésiale méthodique de la sagesse spirituelle des pauvres : la bonne nouvelle est annoncée, d'abord, à eux ! La théologie est acte second parce qu'elle repose complètement sur la vie, la foi et la pratique des pauvres. La « praxis » théologique consiste, ainsi, dans l'aide à l'accouchement de la Parole de Dieu dans la parole des pauvres.

Les deux modèles précédents s'intégraient dans les débats critiques à l'intérieur de la pensée moderne occidentale. Ce modèle, au contraire, manifeste une plus grande méfiance à l'égard des projets de la modernité, de sa rationalité et des grandes médiations politiques et sociales. Il redoute une quête d'« inclusion » des pauvres, qui renforcerait un système malade et injuste. Il propose donc une rupture vis-à-vis des rationalités liées au projet moderne, pour se tourner complètement vers d'autres formes d'organisation, d'autres rationalités, d'autres langages... Il privilégie le langage spirituel et poétique, la dimension ludique, la valeur du corps, de l'expression, des sentiments, de la nature.

Pour marquer cette rupture, les théologiens qui adoptent ce modèle ne se réfèrent plus à une « Amérique latine », mais à l'« Amerindia » ; à l'« America afro-india » ; ou à l'« America afro-latindia ». Ce modèle – qui a quelque chose du modèle patristique ancien – est le propre des lectures populaires de la Bible, des théologies dites « de la bêche », des théologies indigènes, des théologies afro-américaines.

Il met en valeur le caractère *sapientiel* de la théologie et cherche l'articulation *pratique* entre discours et vie. Dans la pratique d'un théologien qui suit ce modèle, notre petite histoire serait déjà un processus théologique abouti.

b) Quelques points forts

- L'attention aux modes de pensée ruraux, indigènes et africains, souvent périphériques dans d'autres modèles ;
- La quête d'une conversion « systématique » : tout le système (et le discours aussi) doit être touché par l'option pour les pauvres ;
- L'incarnation d'une forme utopique (et donc critique) d'une Église qui se veut *disciple* des pauvres de Dieu.

c) Quelques points faibles

- Le risque de ne pas assez encourager le pauvre à faire une option pour un *autre* (par exemple, pour un autre groupe culturel plus menacé que le sien) ;
- Une possible tendance au sectarisme et donc une faible capillarité dans la grande Église ;
- La crainte de subir une « déformation » dans un éventuel contact avec le monde universitaire (et par conséquent la distance provoquée par cette crainte).

En guise de conclusion : un peuple en marche et ses défis

Dona Maria, Moïse et beaucoup d'autres continuent d'être disciples de Jésus en Amérique latine. L'Église latino-américaine est vivante et redécouvre aujourd'hui la force du don qu'elle a reçu en voyant, à la tête de l'Église universelle, un pasteur façonné par l'expérience spirituelle et sociale qui est la sienne. Comme le jeune jésuite de notre histoire, le

Pape François a appris à ne pas craindre un monde où le rapport au temps est complexe, où les opinions sont diverses et même en conflit, où l'Esprit continue à travailler d'une façon imprévisible, qui nous déplace à tous.

Une nouvelle génération de théologiens et théologiennes essaie de recevoir l'héritage de ce déplacement ecclésial et des modèles présentés (et d'autres encore), en cherchant aussi de nouveaux chemins mieux adaptés à la sensibilité de notre temps. Mais, comme nous le savons, l'une des questions les plus importantes pour l'humanité, pour une société, pour un peuple de croyants, est toujours celle de la *transmission des fondements* : comment transmettre une *expérience* gratuite et libre ? Comment créer des *conditions favorables* pour qu'elle soit possible à d'autres générations ? Comment *laisser la place* à de nouvelles intuitions et à de nouveaux chemins ?

Au-delà de ces questions qui touchent l'ensemble de l'Église, je voudrais pointer quelques défis qui nous sont confiés aujourd'hui.

a) *Des déplacements à vivre en Église*

Si nous acceptons l'ancien adage « *lex orandi, lex credendi* », il nous faut reconnaître la distance liturgique et ministérielle de nos communautés actuelles – surtout les urbaines – par rapport au mode de célébration des personnes les plus simples. Nos liturgies ont du mal à intégrer une esthétique des pauvres, un ministère des plus pauvres, une ouverture à la parole des plus pauvres, une symbolique des pauvres...

Cette intégration – même avec des ambiguïtés importantes – a été faite dans les églises pentecôtistes : les pauvres, les élus de Dieu, ont la parole libérée dans le *culte* et dans l'*espace public* ; ils éprouvent le sentiment de la présence de Dieu et de l'action de l'Esprit en eux ; même sans formation, ils peuvent dire une parole prophétique, guérir, chasser les démons... Ces églises se sont développées davantage dans les centres urbains, où la violence, les drames familiaux liés aux drogues, la quasi absence de lien social deviennent un poids trop lourd pour tous, notamment pour les plus pauvres.

La tradition des TdL a concentré son attention aux pratiques des *communautés* pauvres (avec une forte idée de « peuple »), mais elle trouve une certaine difficulté à répondre aux besoins existentiels plus immédiats et à la « logique » des pauvres davantage isolés, ceux du monde urbain.

b) *Des déplacements à vivre en société*

Dans un mouvement qui met un fort accent sur les transformations historiques, nous devons, évidemment, considérer le risque constant d'une manipulation idéologique des pauvres : soit par le système établi, soit par les agents pastoraux, et cela, même avec de très bonnes intentions.

Nous constatons qu'après quelques décennies d'un mouvement de la libération et d'un mouvement pentecôtiste des pauvres, un nombre significatif de personnes des deux groupes est arrivé au pouvoir, soit au niveau local, soit au niveau national. De beaux projets ont été mis en place, mais des personnes politiques de ces deux groupes de chrétiens ont malheureusement été liées à des scandales de corruption. Cette crise éthique et politique renforce la « fin des utopies » et augmente la méfiance à l'égard des médiations historiques.

Devant ce cadre complexe, le risque des extrêmes s'aggrave : soit on s'acharne à offrir une formation trop idéologique aux classes populaires ; soit on préfère les laisser dans une « société alternative » à part, pour ne pas les « contaminer » par notre société.

c) Des déplacements à vivre en théologie

Les théologies de la libération ont toujours cherché une rationalité alternative, et elles le font encore. L'expérience de la rencontre des pauvres pousse toujours à des déplacements. Mais comment faire un passage satisfaisant entre le discours immédiat et symbolique des pauvres et un discours théologique médiatisé et conceptuel, tout en restant fidèle à leur *logique* ? Dona Maria et Moïse, disciples de Jésus, doivent encore nous donner à penser !

Revenons à Dona Maria. Même si les femmes étaient à la tête de la plupart des communautés de base, le mouvement de la libération avait une logique fortement masculine : la première et la deuxième génération de la TdL étaient presque exclusivement constituées par des hommes. La contribution de femmes dans la réflexion théologique, initiée depuis déjà quelques décennies, a encore beaucoup à donner à une nouvelle façon de vivre et de penser la foi, à la manière d'une théologie libératrice.

Enfin, une dernière dimension qui apparaît comme une force mystique et comme une critique de nos discours, même théologiques, est le *silence* des plus pauvres. Le cri silencieux des *sans-voix* de l'histoire nous invite à ne pas oublier la dimension *apophatique* de la foi : il arrive un moment où notre parole, notre action, notre savoir doivent s'arrêter. Pour que le monde ait la Vie en abondance, il nous faut chercher une vraie communion autour de la Parole et de l'Action de Dieu dans celles des pauvres. Mais il est urgent aussi de découvrir et de faire découvrir la force salutaire qui vient du Silence et du Repos de Dieu à travers le silence et le repos des pauvres.

Je vous remercie !